Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

10 | 2003

Paysans en leur communauté

Les bergers : des ermites carnavalesques

Étude pragmatique du discours des bergers dans quelques textes narratifs courtois des XIIe et XIIIe siècles

Corinne Denoyelle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/1613>

DOI : 10.4000/crm.1613

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2003

Pagination : 143-154

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Corinne Denoyelle, « Les bergers : des ermites carnavalesques », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 10 | 2003, mis en ligne le 08 octobre 2007, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/1613> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.1613>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2022.

Tous droits réservés

Les bergers: des ermites carnavalesques

Étude pragmatique du discours des bergers dans quelques textes
narratifs courtois des XIIe et XIIIe siècles*

Corinne Denoyelle

- 1 Les textes narratifs les plus anciens présentent un personnel romanesque très homogène et d'une amplitude sociale limitée : la société aristocratique féodale s'y donne en spectacle dans une mise en scène idéalisée et fantasmée. Le monde littéraire est peuplé de plus de chevaliers errants et de pucelles éplorées que de travailleurs agricoles et quand ceux-ci apparaissent, il est rare qu'ils soient réellement en position de prendre la parole¹. Les conversations où ils sont présents n'atteignent qu'à peine 1 % de l'ensemble des conversations² et ce essentiellement dans les romans arthuriens qui privilégient un décor sylvestre ou du moins rural. Cependant, de même que les ermites sont surreprésentés par rapport au clergé séculier dans la littérature, de même les bergers sont bien plus visibles dans la littérature courtoise que les autres catégories de vilains. Inversement, dans les fabliaux où les vilains occupent une place plus importante dans le système des personnages, les bergers sont rares tant il est vrai qu'ils sont peu disponibles dans le cadre urbain des contes à rire. Cette relative fréquence dans les textes courtois est le signe qu'à leur parole, comme à celle des ermites, est attachée une fonction symbolique que ne remplissent ni les vilains ni les chapelains ou les prêtres de village : ils traduisent pour les puissants une *doxa* politique et sociale, pleine de bon sens. Mais cette parole, loin d'être un reflet de la société médiévale, constitue une parenthèse carnavalesque dénuée de conséquences.
- 2 Quoique héritiers des *Bucoliques*, les bergers, des gardiens de cochons menant leurs bêtes à la glandée dans le *Tristan* en prose³, n'apparaissent jamais dans un cadre idyllique. Ils ne font pas partie du décor du *locus amoenus*, au contraire ils sont attachés à une terre rude dont ils sont la métonymie : le Northumberland dans la légende de Merlin, la forêt du Morois dans le *Tristan* en prose. Ils sont les hôtes de terres sauvages s'opposant terme à terme aux contrées civilisées et courtoises. Dans le texte de Robert de Boron, Merlin met en scène une facette du personnage issu de la *Vita Merlini* de

Geoffroy de Monmouth : son lien profond avec le monde sylvestre, lien qui par ailleurs n'est jamais exploité dans le roman. L'accueil de Tristan atteint de démence par les bergers est le signe de la déchéance totale dans laquelle il est tombé et qui le rabaisse à l'état animal. Les bergers ne quittent jamais leur lieu : Merlin déguisé en gardien de bêtes refuse de partir à la rencontre du roi Pendragon : « Donc garderai je mauvement mes bestes, ne je n'ai nul besoing de lui mais se il venoit a moi, je li diroie bien celui qu'il vait querant »⁴. Les conversations qu'ils ont avec des seigneurs ou des chevaliers sont placées le plus souvent sous le signe du hasard : jamais les chevaliers ne recherchent leur présence, ils les trouvent involontairement, le plus souvent en se perdant. Leur rencontre est toujours une surprise.

- 3 Les bergers sont situés le plus souvent en groupe ; leur présence solitaire dans le *Merlin* ou dans le *Chevalier au Lion* est un signe d'étrangeté qui doit faire soupçonner la supercherie ou l'appartenance à l'Autre Monde. Ils n'ont pas d'identité, pas de nom, ils forment un chœur indifférencié parlant d'une seule voix ou le plus souvent se réfugiant derrière un porte-parole : « li uns qui fu plus enparlés des autres »⁵. Ce dernier cependant n'a aucun statut, il n'est qu'un moyen narratif commode pour éviter ce que peut avoir de maladroit une voix chorale. Dans *Aucassin et Nicolette*, il s'agit tout particulièrement de ramener à l'unité un groupe et de permettre ainsi le fonctionnement « théâtral » de la chantefable qui ne compte jamais plus de deux locuteurs afin d'être jouée ou mimée par un ou deux acteurs. Ils ne parlent jamais entre eux : leur conversation tout entière est tournée vers le chevalier qui vient vers eux. Il n'y a dans le corpus retenu que deux dialogues⁶ des bergers entre eux : le petit berger d'*Aucassin et Nicolette* chantant à ses compagnons la merveilleuse venue de la belle Nicolette et celui du *Chevalier à l'épée* déplorant le triste sort qui attend Gauvain. Mais ces conversations, bien que non destinées à des auditeurs nobles, leur sont essentiellement consacrées. Les bergers n'ont rien à se dire de personnel, ils commentent la venue de l'étranger qui vient vers eux : leur conversation est aliénée par la noblesse qui les visite. C'est la toute la différence avec les bergers du *Jeu de Robin et Marion* où, à partir du cadre élargi de la pastourelle se met en place un univers pittoresque et divertissant qui prétend à une existence indépendante du monde courtois, même s'il est essentiellement conçu par Adam de la Halle comme une contre-société courtoise⁷.
- 4 Dramatiquement, les dialogues des textes narratifs où les bergers se parlent entre eux constituent uniquement un moyen élégant de transmettre une information au personnage noble constitué en auditeur additionnel : ce dernier profite ainsi d'une information qu'il ne recherchait pas au départ : « Quant Aucassins oï les pastoriax, si li sovint de Nicolette, se tresdouce amie qu'il tant amoit »⁸. Ces dialogues fonctionnent donc sur le plan narratif comme des tropes communicationnels⁹ :
- 5 C'est de cette manière que, dans *le Chevalier à l'épée*, Gauvain apprend que le château où il est invité est dangereux : il entend les bergers qui déplorent entre eux le sort fatal qui l'attend.

Messire Gauvains a droiture
 A quatre pastoriaus trovez
 Delez lo chemin arestez.
 Salüé l'ont mout doucement,
 El non Dieu lor salu lor rent,
 Trespassa les, ne lor dist plus.
 « Ahi, fet li uns, tant mar fus

Biaus chevaliers genz et adrois !
 Certes il ne fust mie drois
 Que fussiez blechiez ne laidiz »
 Gauvains en fu toz esbahiz,
 Qui les parroles bien entent.
 De ce se mervella forment,
 Par quel raison il lo plainnoient
 Quant il de rien nel connoissoient.
 Vistement a aus retorna,
 Tot derechief les salua,
 Docement lor a demandé
 Qu'il li dient la verité,
 Por coi il ont dit que mar fu.¹⁰

- 6 La situation est assez complexe. À qui s'adresse le berger qui plaint Gauvain du sort qui l'attend ? L'utilisation de la deuxième personne, le terme d'adresse « Biaus chevaliers genz et adrois » montrent que l'allocutaire direct de cette plainte est Gauvain lui-même. Or celui-ci a déjà dépassé les bergers quand l'un d'entre eux parle. Le chevalier n'est donc plus dans la posture d'un destinataire : ses regards, la direction de son corps, tout indique qu'il n'est plus engagé dans la conversation. D'ailleurs quand il revient sur ses pas, il se sent obligé de saluer à nouveau les bergers c'est-à-dire de reprendre le rituel phatique de début de conversation. Ce qui est bien le signe qu'à ses yeux, la conversation précédente était déjà terminée. Est-ce le signe d'un « raté » de la conversation, d'un décalage entre participants ; l'un ne se considérant plus comme engagé alors que l'autre le pense encore ? Ou ne doit-on pas considérer que cette plainte ne s'adressait pas, malgré la personne utilisée, au chevalier mais aux autres bergers et que la tournure choisie par le locuteur n'est en fait qu'une figure de style emphatique ? Je penche plutôt pour cette interprétation même si elle implique une compétence stylistique peu « réaliste » pour un simple berger. Celui-ci sait que Gauvain n'est pas de son monde, il passe devant eux en les saluant poliment mais sans rechercher plus leur compagnie. Il est donc plus logique que le berger déplore avec ses pairs, qui comprennent le sens implicite de ses paroles, l'allusion au sort qui l'attend. D'ailleurs quand Gauvain cherche à en savoir plus, il pose la question à tous les bergers : « Por coi il ont dit que mar fu » considérant donc qu'il s'agissait d'une parole émanant du groupe et s'adressant au groupe tout entier. Gauvain a été le témoin d'une parole qui ne le concernait plus, mais il signale par son retour dans la conversation qu'il l'a cependant entendue.
- 7 La situation de parole est donc essentiellement inégalitaire : un groupe de locuteurs, les bergers, inférieurs socialement, dans son lieu propre, parle avec un locuteur noble isolé, chevalier ou grand seigneur, qui ne les tient pas en grand estime. La mise en scène du monde paysan dans la littérature courtoise a toujours une visée ludique et caricaturale. C'est à partir de ce postulat que ces scènes ont été étudiées jusqu'ici. Je veux montrer que cette caricature s'inscrit linguistiquement dans la parole des bergers : non dans l'invention d'un parler paysan ridicule – ce qui est le cas dans *Robin et Marion* – mais dans la tension insultante qui caractérise les relations interpersonnelles des conversations entre bergers et locuteurs nobles. Cette inégalité fondamentale évolue au fur et à mesure de la conversation par le fait d'une revendication d'égalité ou tout au moins par une irrévérence subversive.

- 8 La distance sociale séparant les bergers de leur interlocuteur noble se traduit dans la relation interpersonnelle par ce que les linguistes appellent « la distance verticale » c'est-à-dire la hiérarchie telle qu'elle s'exprime dans la conversation. Les bergers sont en situation d'infériorité par rapport à leur interlocuteur. Mais les choses ne sont parfois pas si simples et la hiérarchie tend à se renverser. La longue conversation que le roi Marc entreprend à ses dépens avec les bergers nous servira de fil conducteur pour montrer l'ambiguïté de cette relation interpersonnelle.

[Li rois March] s'asiet entre les pastours pour soi reposer aucun poi et pour soi soulagier as pastours de parole, si lour commenche adont a demander :

« Or me dites, signeur enfant ; de Tristan, le neveu le roi March de Cornuaille, savés ent vous nule nouvele ? ja vait on disant dedens Tyntajol tout plainnement que Tristrans est dedens le Marés ne encore ne s'en est partis. Savés vous riens de ceste cose ?

– Certes, sire cevaliers, ce dient li pastour, *mesire Tristrans* n'est pas u Marés, ce set on tout certainement, ains est sans faille u royaume de Logres : avant ier le nous dist uns chevaliers aventureux ki du royaume de Logres venoit. Et certes, s'il est ensi que *mesire Tristrans* se soit partis du royaume de Cornuaille, bien se puet tenir li rois March pour fol et pour niche, selonc ce que tout dient communaument, li privé cevalier et li estrange car il dient bien que, tant que *mesire Tristrans* demouroit en Cornuaille, tant estoit Cornuaille asseüree de tous houmes et de tous princes, car il n'avoit en tout le monde si poissant prince ne si hardi qui osast Cornuaille asaillir, tant com il i seüst le cors de *monsieur Tristan* tant seulement. Ore donc, puis que *mesire Tristrans* est hors de Cornuaille, ele ne puet mais estre redoutee de voisin qu'ele ait ne d'estrange. Pour coi il dient tout apertement que mar se parti onques *mesire Tristrans* de Cornuaille pour Cornualois, car Cornuaille en tournera au daerrain a honte et a deshounour.

– Or me dites, fait li rois ; et que vont disant li cevalier estrange du roi March et quel parlement en tiennent il ?

– Si m'aït Diex, sire, fait li uns des bregiers, il n'en dient se mal non. Et dient que li rois est anieus et fel et traîtres et desloiaus. Et encore dient il plus, car il dient tout chertainement que se *mesire Tristrans* se voloit un poi traveillier et acointier soi des compaignons de la Table Reonde, ausi com font li boin cevalier, il porroit par fine forche cachier le roi Marc hors de Cornuaille, que ja ne se poroit desfendre encontre lui ne encontre ses amis.

– Or me dites, fait li rois ; de Tristan et de la roïne Yseut que dient il ?

– Si m'aït Diex, fait li bregiers, or me samblés vous bien enfes, ki teus paroles m'alés demandant ! le fait de monsieur Tristan et de la roïne est bien seü chertainement par tout le monde, et li rois March meismement le set bien ; si fait grant sens quant il n'en fait mie trop grant samblant, car se il samblant en moustroit, il i porroit plus tost perdre que il n'i porroit gaaingnier. »

Quant li rois entent ceste parole, il est si durement esbahis k'il ne set k'il doie dire : il se tient une grant pieche sans dire nul mot du monde.¹¹

- 9 La position de Marc, assis au milieu des bergers, est exceptionnelle et ne s'explique que par le temps libre dont dispose le roi de Cornouaille et dont il entend profiter avant de retrouver ses gens. Le plus souvent, en revanche, l'infériorité qui caractérise les bergers se traduit d'abord dans la disposition spatiale : comme dans *Robin et Marion*, les nobles sont à cheval alors que leurs interlocuteurs sont à terre. Ces données sont généralement implicites : ce n'est que parce qu'il est mentionné que le roi Marc descend de cheval pour boire à la fontaine et s'assied parmi les bergers que l'on peut en conclure qu'inversement les autres personnages restent le plus souvent à cheval face à eux. Les bergers sont donc maintenus dans une posture humble qui va de soi. Ici une égalité proxémique s'instaure. Marc entend s'amuser, « soi soulagier », au milieu des

bergers, toujours désignés comme des gens joyeux. Même si le roi est finalement déçu, cette volonté d'amusement de part et d'autre lui permet, à elle seule, d'accepter sans se courroucer les propos injurieux qui sont tenus contre lui et ouvre dramatiquement une parenthèse ludique, carnavalesque.

- 10 L'infériorité proxémique des bergers est rarement doublée dans les textes narratifs d'une infériorité lexicale ou syntaxique. Ils parlent le même langage que les autres locuteurs des romans. Certes, Mario Roques avait remarqué pour *Aucassin et Nicolette* que :

Aucassin [et Nicolette] jure[nt] d'ordinaire « de par Dieu » ; les bergers ont une forme paysanne, « Por le cuerbé ! » ; le bouvier emploie une forme plus ample, ce qui correspond à l'habitude des gens plus grossiers à qui les jurons trop menus paraissent insuffisants, « por le cuer que cil Sires eut en sen ventre ! » ; dans un moment de forte émotion, le comte de Valence jure « Enondu ! »¹²

- 11 Mais ces jurons, très voyants, ne doivent pas dissimuler l'homogénéité de vocabulaire qui caractérise ces romans. Dans l'extrait du *Tristan* que nous examinons, rien ne distingue leur vocabulaire de celui de Marc. Peut-être pourrait-on s'interroger sur la répétition marquée des expressions « Mesire Tristrans » et « Cornuaille ». Sont-elles le signe d'une faiblesse de vocabulaire ? Cela me semble plutôt le martèlement expressif et poétique du lien étroit qui unit ces deux entités et qui font de Tristan, et non de son oncle, le vrai représentant de la Cornouaille. Cette répétition s'avère plus malicieuse que maladroite. Ce qui peut en revanche manifester une infériorité est la référence constante que font les bergers à un énonciateur source dont ils répètent les paroles : ils se maintiennent volontairement dans un statut second, se déniaient, sauf à la fin, toute autonomie de parole. Cette polyphonie énonciative caractérise ici une parole aliénée. Mais elle est en même temps référence à cette *doxa*, la « sagesse des nations » dont ils sont les porte-parole. En revanche dans *le Jeu de Marion et Robin*, le lexique, source de quiproquo entre Marion et le chevalier, ressassé ensuite entre la jeune femme et son ami, contribue à la mise en scène de bergers complètement séparés du monde de la chevalerie, incapables de comprendre ce qu'est la chasse au vol, incapables même de retenir le mot de « chevalier ». Dans le roman, au contraire, les personnages sont parfaitement au courant du monde de la chevalerie et ne s'étonnent pas de la venue d'un chevalier parmi eux. Alors que dans la pièce d'Adam, ces deux mondes sont imperméables et leur rencontre contre-nature, dans le *Tristan*, les bergers participent du même univers, où tout, personnages, décor, situations... contribue à l'exaltation de la chevalerie.¹³

- 12 L'inégalité dans la relation interpersonnelle se remarque tout particulièrement dans les termes d'adresse et les formules de politesse. Le roi Marc, dans un petit dialogue qui précède celui que j'ai recopié n'utilise pas de formules de politesse et commence abruptement à questionner les bergers :

Quant li pastor le voient venir vers aus, il li viennent au devant et le saluent et li tiennent son estrier tant k'il est descendus. [...] et il voient monsigneur Tristan, ki delés la fontainne se dormoit, il le commence mout durement a regarder. [...] Li rois march demande as pastours : « Ki est chis hom ki ci se dort ? »¹⁴

- 13 Les chevaliers désignent les bergers en tant qu'« amis », « pastorel », « signeur enfant », « bel enfant »¹⁵... ou n'utilisent pas d'appellatifs pour leur adresser la parole. Les bergers usent systématiquement d'un *sire* respectueux. Cette dissymétrie signe à elle seule la

distance verticale qui sépare les locuteurs. Elle se double parfois d'une dissymétrie dans l'usage des pronoms :

Et cil [Merlin déguisé en gardien de bêtes] respont : « Sire, je sai bien que vos querez Merlin, mais vos nou povez einsis trouver devant que il voille que vos truissoiz, et alez vos en a une de voz bones viles ci pres et il vendra a vos, quant il savra que vos l'atandez. » Lors dist li rois : « Coment savrai ge que tu me dies voir ? » Et il respont : « Se vos ne me creez, si ne faites pas ce que je vos di, quar il est folie de croire mauvais consoil. » Et quant li rois l'oï, si li demanda : « Diz tu donc que tes consaus est mauvés ? » Et il dist : « Naie, mais tu le diz. Mais tant saiches tu que je te conseille mauz de ceste oevre que tu meimes ne t'en savroies conseiller. » Et li rois dist : « Je te crerai. »¹⁶

- 14 Merlin vouvoie le roi et se place ainsi dans la position basse, celui-ci répond en le tutoyant ce qui caractérise la position haute. Les choses changent quand Pendragon met en doute la parole du devin. Celui-ci passe à son tour au tutoiement, manifestant ainsi une volonté d'égalité qui « remet le jeune roi à sa juste place », celle de solliciteur.

- 15 Cette inégalité est la plus manifeste au niveau de la structuration de l'interaction : c'est Marc, comme tous les autres nobles, qui est responsable de l'ouverture et de la clôture des principales unités conversationnelles. Il a l'initiative de chaque échange binaire question/réponse. Les bergers sont maintenus dans le rôle conversationnel de répondeur. Ils respectent son silence quand il désire mettre fin à la conversation. De même, dans le cadre d'un échange ternaire où une intervention évaluative suit une réponse, ce jugement est le domaine du locuteur en position haute, ainsi Calogrenant se permet de remettre en cause la parole du gardien des taureaux après la réponse de ce dernier :

– Ques hom es tu ? – Tes com tu vois.
Je ne sui autres nule fois.
– Et que fais tu ? – Ychi m'estois,
Si gart ches bestes par chu bois.
– Gardes ? Pour Saint Perre de Romme !
Ja ne connoissent eles homme !¹⁷

- 16 L'application des règles de politesse signale elle aussi l'infériorité des bergers. La politesse est à comprendre ici comme un ensemble de règles s'inscrivant linguistiquement dans les énoncés dans le but de préserver une relation interpersonnelle harmonieuse. Ces règles ne reposent pas sur les mœurs, toujours particulières, d'une société donnée mais sur des composantes psychologiques individuelles, décrites par des chercheurs comme Brown ou Levinson¹⁸, qui offrent un modèle opératoire très efficace pour analyser les textes dialogaux. Selon eux, la politesse repose sur la notion de *face*. Chaque individu possède deux faces qui correspondent : d'une part, aux « territoires du moi » (territoire corporel, spatial ou temporel, biens matériels, savoirs secrets), c'est sa *face négative* ; d'autre part au narcissisme et à l'ensemble des images valorisantes que chacun a de lui-même, c'est sa *face positive*. En parlant, on est constamment en train de « menacer » son interlocuteur. Le simple fait de lui parler empiète sur sa face négative, plus encore si on lui pose une question personnelle ou si on lui donne un ordre ; lui faire une critique ou réfuter son opinion met en cause sa face positive. Inversement, on peut mettre en danger sa propre face négative en prenant un engagement par exemple ou sa propre face positive en faisant un aveu... Tout individu essaye donc de se ménager soi et de ménager son interlocuteur pour maintenir l'harmonie des rapports humains. Pour cela chacun est amené à adoucir ses actes de langages menaçants – appelés « Face Threatening Acts » –

et à produire un certain nombre d'actes de langage valorisants – « Face Flattering Acts » – remerciements, compliments, vœux... qui font plaisir à l'interlocuteur. Les personnages des romans plient leurs conversations à ces règles et, dans les dialogues stylisés de ces romans, contribuent ainsi à leur donner un aspect naturel souvent remarqués par les critiques.

- 17 Le locuteur noble se met en position haute lorsqu'il accomplit un acte menaçant pour les faces des bergers. Donner un ordre, comme le font Aucassin et Nicolette : « Dites li qu'il a une beste en ceste forest et qu'i le viegne cacier » ; « redites le cançon que vos disiés ore ! »¹⁹ menace leur face négative, le « territoire » des bergers. D'ailleurs le petit berger reproche à son seigneur cet acte menaçant : « Et por quoi canteroie je por vos, s'il ne me seoit ? » En affirmant ainsi la valeur de sa face négative, il détrône Aucassin de sa position haute. Et en effet, les bergers en général sont les premiers à ne pas se soumettre à ces règles de politesse et à ne pas accepter cette hiérarchie. Le mépris est réciproque entre le monde courtois et ce monde non civilisé. Ainsi les dialogues entre un chevalier ou un seigneur et un groupe de bergers se caractérisent-ils par leur dynamisme qui rétablit l'égalité entre des locuteurs de classes sociales diamétralement opposées. Une tension se crée dans la remise en cause de cette situation dissymétrique.
- 18 J'ai déjà montré par l'exemple de Merlin passant du vouvoiement au tutoiement combien l'emploi des pronoms personnels de la seconde personne était souple. Ainsi les règles sociales du vouvoiement sont adaptées à la situation et traduisent plus exactement la véritable hiérarchie à l'œuvre dans ces conversations. Aucassin vouvoie les bergers qu'il rencontre et signale ainsi par une politesse exagérée, qui se manifeste aussi dans les formules phatiques rituelles insistantes « *Bel enfant, Dix vos i aït* », son infériorité morale face aux hommes de son père ; l'homme sauvage qui garde ses taureaux dans *le Chevalier au Lion* tutoie Calogrenant et ne le reconnaît pas comme appartenant à une sphère sociale supérieure à la sienne.
- 19 Du point de vue quantitatif par ailleurs, les bergers dominent les conversations. Dans les dialogues que nous étudions, ils parlent en moyenne 3,5 fois plus que leur interlocuteur. Face à Marc, ils ont « le mot de la fin », celui qui prive le roi de Cornouailles de tous ses moyens, qui le réduit au silence. Ils n'ont guère de respect pour la face de leur interlocuteur : Merlin se permet de donner des conseils à un roi et menace ainsi sa face négative ; les petits bergers qui parlent à Aucassin et Nicolette menacent leur face positive en refusant d'obéir à leurs ordres en toute connaissance de cause :
 - « Bel enfant, fait il, redites le cançon que vos disiés ore.
 - Nous n'i dirons, fait cil qui plus enparlés des autres. Dehait ore qui por vous i cantera, biax sire !
 - Bel enfant, fait Aucassins, enne me conissiés vos ?
 - Oïl, nos savions bien que vos estes Aucassins nos damoisiax, mais nos ne somes mie a vos, ains somes au conte. »²⁰
- 20 En refusant au fils de leur seigneur toute autorité sur eux, les bergers remettent gravement en cause son statut et sa position dominante. Ils l'obligent à réitérer sa demande de façon plus polie en l'accompagnant d'une formule courtoise : « Bel enfant, si ferés, je vos en pri ». puis, lors d'une troisième demande, en l'accompagnant d'une récompense : « Se Dix vos aït, bel enfant, si ferés ; et tenés dis sous que j'ai ci en une borse ». Ce faisant, Aucassin se place lui-même en position basse, il se met dans la posture d'un humble quêteur. Et le berger accepte alors de raconter ce qu'il a vu mais

en prenant soin de préserver sa propre face positive : « Sire, les deniers prendrons nos, mais ce ne vos canterai mie, car j'en ai juré. Mais je le vos conterai, se vos volés ». Par un habile compromis avec lui-même, le petit berger peut répondre à son seigneur sans « perdre la face » alors que son interlocuteur noble a rabaissé depuis longtemps ses prétentions d'autorité. De même, par la suite, le bouvier refuse de se laisser questionner par Aucassin : il prétend se placer dans la position haute de questionneur.

- Se Dix t'aït, que fais tu ilec ?
- A vos que monte, fait cil ?
- Nient, fait Aucassins ; je nel vos demant se por bien non.
- Mais por quoi plourés vos, fait cil, et faites si fait duel ? [...] et se vos me dites por quoi vos plorés, je vos dirai que je fac ci.
- Certes, fait Aucassins, je le vos dirai volentiers...²¹

- 21 Aucassin est obligé de passer une sorte de pacte avec lui pour que la conversation s'engage enfin. Face à Marc, les bergers du Morois se permettent encore plus de libertés, le réduisant ainsi à leur propre niveau. Non seulement les bergers lui transmettent, sans l'identifier, l'image peu flatteuse qui est la sienne auprès de son peuple : celle d'un roi incapable de défendre son pays, loin des valeurs éthiques courtoises et féodales, « anieus et fel et traîtres et desloiaus », cocu consentant... mais en plus ils raillent ouvertement les questions naïves de leur interlocuteur : « or me samblés vous bien enfes, ki teus paroles m'alés demandant ! » Marc est donc attaqué d'une part dans son statut social par des hommes qui ne le reconnaissent pas et d'autre part dans son rôle d'interlocuteur par des hommes qui se moquent de maintenir l'harmonie de la conversation. En niant la supériorité de leur interlocuteur, ils se permettent une liberté de parole que n'a aucun autre personnage du roman. Même Dynadan assène à ses interlocuteurs leurs vérités avec plus de délicatesse. En tenant le roi Marc pour « niche et fol », ils le rabaissent ainsi au niveau de culture qui leur a été précédemment accordé : « et il estoient niche et fol, si com vilain de bois doivent estre ».²² Ils rétablissent par cette injure l'égalité dans la relation verticale. Il est par conséquent assez logique que la violence physique marque l'aboutissement de ces conversations : les valets de Daguenet qui se heurtent au refus des bergers de leur porter secours choisissent d'y répondre en les frappant.

Quant li vallet voient li pastours, il lour demandent maintenant :

« Veïstes vous par ci passer cevaus ? »

Li pastour se rioient adont mout fort de ce que mesure Tristrans avoit pris un des pastours et l'avoit jeté en la fontaine, si que petit s'en faloit k'il ne l'avoit illuec noiié. Et ce avoit il fait tout maintenant, si que li pastour en aloient encore riant entr'ax. [...] Si respondent as esquiers tout en riant :

« Nous ne savom riens de vos cevaus. »

Li esquier, ki rire les virent, tinrent ceste cose a grant escar et a grant despit, car il quidierent adont tout certainement que li pastor seüssent bien u lour ceval fuissent et k'il les eüssent muchiés : si lour coururent esranment sus et les commencierent a batre mout asprement et a dire k'il lour enseignaissent lour cevaus, u il estoient tuit mort.²³

- 22 Alors qu'elle venait de commencer, la conversation régresse. Menacés dans leur face positive par ce refus d'assistance, les écuyers soupçonnent les bergers de vol. Ceux-ci, d'abord menacés dans leur face négative par l'ordre qui leur avait été donné se voient ensuite menacés dans leur face positive par cette accusation implicite. Mais cette situation est rare dans les textes, du fait sans doute de la solitude des chevaliers nobles et de leur extrême courtoisie. Ils sont capables de prendre sur eux pour surmonter ces

insolences, dont la portée reste limitée du fait de la nature négligeable de ceux qui les profèrent. Il est vrai qu'ici ceux qui cèdent à la violence ne sont que les écuyers d'un fou.

- 23 Les conversations que tiennent les locuteurs nobles avec des bergers sont donc déchirées par deux forces opposées régissant des hiérarchies constamment remises en cause. Chaque locuteur est tout le temps à la fois en position haute et en position basse. Si le grand seigneur ou le noble qui quémende auprès des bergers une information garde les apparences de la domination, son autorité réelle est le plus souvent profondément sapée par un discours subversif et moralisateur. Ces scènes, toujours courtes, ont ainsi diverses fonctions dans l'économie narrative du roman. Elles situent les personnages les uns par rapport aux autres : Merlin, convoquant Pendragon au milieu de la forêt du Northumberland après une série de retards et d'avertissements lui montre qui est le véritable maître du jeu. Elles rappellent aux personnages les véritables valeurs qui doivent être celles d'un individu noble et courtois, l'humilité, la compassion, la charité... Les bergers dans le *Tristan*, sont pour un moment les porte-parole de l'auteur qui place en leurs bouches les mêmes arguments qu'il donnera ensuite à son héros lorsque celui-ci, dans un long discours d'adieu, fait aux Cornouaillais la liste de leurs ingratitude :

« Il m'est bien avis par raison que tous li mondes regarderoit que, en Cornuaille que je ai delivree de tans perieux et de tans encombriers, deüsse je bien demourer [...]. Vous m'en jetés a fine forche ; or vous gardés que vous n'en soiés encore jeté par aucune aventure, car tout ce poroit mout bien avenir. »²⁴

- 24 Mais alors que, chez Tristan, ces arguments proviennent de son expérience et sont forgés dans l'épreuve concrète et vérifiée de sa bravoure, chez les bergers, ils proviennent d'une *doxa* populaire dont ils sont la chambre de résonance. Cette parole axiologique, véhiculée par des « cevalier[s] estrange[s] » mais aussi par « tout le monde », trouve à s'exprimer en eux grâce à la situation marginale qui est la leur, perdus au milieu du « désert » du Morois, situation qui leur permet d'échapper à la juridiction commune. C'est grâce à leur coupure avec le monde social, à leur solitude sauvage, carrefour de routes et de paroles pour tous les « errants » que s'incarne dans leur parole la *doxa* populaire. La comparaison que j'ai faite au début avec les ermites prend son sens ici : comme les ermites, les bergers sont séparés du siècle et c'est de là que vient leur autorité. Cependant leur parole est l'écho de ce siècle et non du monde céleste. Par la sagesse rude dont ils font preuve, elle se permet d'assigner aux grands de ce monde des conseils politiques et sociaux que n'osent pas leur donner leurs plus proches conseillers.
- 25 Leur leçon de sagesse est toujours sincère et dénuée de toute arrière-pensée : aux XIIe et XIIIe siècles, les bergers n'ont pas encore cette capacité qu'aura plus tard un Thibaut l'Agnelet de paraître autre qu'il n'est. Aucun calcul ne vient corrompre leur discours. Par des tournures impersonnelles généralisantes et gnomiques, ils replacent les peines des héros dans une véritable hiérarchie de valeurs : à Aucassin se plaignant de ne pas être obéi, ils rappellent que le véritable pouvoir est en fait et non en droit : « il n'a si rice home en cest païs, sans le cors le conte Garin, s'il trovoit mé bués ne mes vaces ne mes brebis en ses prés n'en sen forment, qu'il fust mie tant herdis por les ex a crever qu'il les en ossast cacier ? »²⁵ et le vilain qui prolonge leur propos sur un mode hyperbolique rappelle à son tour que la véritable misère n'est pas l'angoisse aristocratique d'une vie de loisir et de luxe mais celle de la stricte survie :

Avoirs va et vient : se j'ai or perdu, je gaaignerai une autre fois, si sorrai mon buef
quant je porrai, ne ja por çou en plouerai. Et vos plorastes por un cien de
longaigne ?²⁶

- 26 À eux tous, ils tracent le portrait d'un monde où les contingences sociales sont incarnées par des maîtres qui ont tous les droits. Mais ce rappel d'une réalité sociale difficile n'a aucune conséquence dans le roman : Aucassin reste l'amoureux transi qu'il était et si Marc demeure un moment à méditer les révélations que lui ont fait les bergers du Morois, il persiste dans la félonie et la fourberie qui le caractérisaient déjà. Les bergers jouent leur rôle d'adjuvant sur le plan des informations dramatiques mais aucun enseignement moral n'est tiré de leurs propos. Les personnages reprennent leur quête sans changer. Là est sans doute leur différence essentielle avec les ermites qui font progresser leurs interlocuteurs sur le plan spirituel. C'est pour cela que les « victimes » des bergers ne sont jamais des héros charismatiques : Marc, Calogrenant, Pendragon, Aucassin dans une moindre mesure, ne sont pas les personnages moteurs du récit. L'humiliation subie ne remet pas en cause leur statut modélisant de héros. De plus, étant réalisée par des individus négligeables qui ne les connaissent guère, sans témoins nobles (hormis Tristan que son triste état de démence rend inoffensif) elle n'a aucune conséquence sur le plan narratif, elle ne modifie pas leur itinéraire, elle n'invalide pas leur quête. Marc est déjà un personnage éloigné de toutes les valeurs courtoises et il ne recherche aucune perfection, il n'y a donc aucun « danger » à le voir ainsi obligé de se regarder sans masque dans le miroir de vérité que lui tendent les gens de son peuple. Cette « révolution » est d'autant moins gênante qu'elle se termine par le massacre des bergers par Tristan, qui clôt cette parenthèse carnavalesque. C'est un simple moment gratuit de détente pour le lecteur entre les descriptions pathétiques de la folie du héros et ses retrouvailles dramatiques avec son oncle. Au final cette scène s'avère bien peu dérangeante : le renversement de la hiérarchie n'ouvre sur rien. De même Aucassin s'en tire assez bien, faisant la preuve de sa largesse et de sa charité. Seul Pendragon semble sortir plus humble de cette rencontre avec un (faux) berger, si tant est que le narrateur se soit réellement attaché à caractériser ce personnage avant cette scène. La parole des bergers n'a donc plus d'autres fonctions que de provoquer le rire tant le décalage entre leurs prétentions et leur statut est important. Si ces rencontres sont le fruit du hasard de l'errance, elles se terminent de manière aussi abrupte qu'elles ont commencé sans qu'aucune conséquence morale ne soit tirée des propos axiologiques dont elles ont été l'objet. Cette leçon de morale et de politique n'est pas donnée par les bonnes personnes au bon interlocuteur.
- 27 Dans leurs clairières, près des fontaines, à l'orée des bois, marquant la frontière entre le monde sauvage et le monde civilisé, les bergers, par l'indépendance toute littéraire qu'ils montrent à leurs maîtres, deviennent les porteurs de quelques vérités politiques premières, nées d'une sagesse populaire protégée par le contact de la nature et bonnes à entendre pour les grands de ce monde. Loin d'être des « mouton[s] vestu[s] », ils font figure d'ermites laïques, dont la parole, si elle était écoutée pourrait servir de guide social et politique. Mais le silence de la forêt retombe autour d'eux après les quelques conversations qu'ils ont et clôt la parenthèse carnavalesque dans laquelle ils se situaient.

NOTES

- *. Mon corpus comprend : *Le Chevalier à l'épée*, éd. R. C. Johnston et D. D. R. Owen, *Two old French Gauvain Romances*, Part 1, Londres, Édinburgh, 1972 ; *Aucassin et Nicolette*, éd. J. Dufournet, Paris, Flammarion, 1984 ; *Le Roman de Tristan en prose*, éd. Ph. Ménard, T. 1, Genève, Droz, 1987 ; Robert de Boron, *Merlin*, éd. A. Micha, Genève, Droz, 1979 ; Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au Lion*, éd. D. F. Hult, Paris, Le Livre de Poche, 1994.
1. Dans le *Merlin*, cinq lignes sont consacrées aux bergers du futur grand-père de Merlin, riche prodome dont les bêtes sont tuées par le diable. Un bref dialogue oppose alors cet homme à ses bergers, mais la parole de ces derniers ne dépasse même pas le stade du discours indirect : « et lors demanda as pastors : “Savez vos que cez bestes ont einsi quui muerent ?” Et il responnent que il ne sevent » (2, 25-27) c'est là toute leur parole et leur fonction.
 2. Ce calcul est établi sur un ensemble d'une douzaine de textes courtois des XII^e et XIII^e siècles. Je distingue la notion de conversation de celle de dialogue : la conversation est un moment de la diégèse où deux ou plusieurs individus parlent entre eux ; le dialogue est son pendant textuel, intégré au tissu narratif.
 3. Ph. Ménard, « Tristan et les bergers », *De Chrétien de Troyes au « Tristan en Prose »*, Genève, Droz, 1999, p. 135.
 4. *Merlin*, 33, 19-21.
 5. *Aucassin et Nicolette*, 18, 14.
 6. En dehors de dialogues narrativisés, résumés en une demie ligne, mentionnant les jeux des bergers entre eux au moment où quelqu'un vient les rencontrer.
 7. Voir la préface que J. Dufournet a consacrée à ce texte dans son édition, Paris, Garnier-Flammarion, 1989.
 8. *Aucassin et Nicolette*, 22, 1-2.
 9. Ce terme désigne un stratagème énonciatif dans lequel le destinataire réel d'un discours n'est pas celui qui est officiellement désigné. Celui qui semble n'être qu'un auditeur supplémentaire est en réalité le destinataire principal, visé par le locuteur, si l'on se fie aux propos tenus : il parle à un destinataire mais à destination d'un autre. Ici, ce procédé est uniquement une stratégie du narrateur pour introduire une information de manière adroite, ces cas ne sont pas réellement des tropes communicationnels au sens strictement énonciatif du terme. Cette ruse énonciative est par ailleurs largement utilisée par les auteurs médiévaux mais pas avec des locuteurs aussi humbles que les bergers. Voir C. Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales*, t. 1, Paris, Armand Colin, 1990, pp. 92-94.
 10. *Le Chevalier à l'épée*, vv. 154-173
 11. *Tristan en prose*, tome 1, 185, 2-47.
 12. M. Roques, introduction d'*Aucassin et Nicolette*, Paris, Champion, CFMA, 1955, note 4, pp. 11-12.
 13. Si l'on n'entre pas dans le débat autour des personnages particuliers que sont Kahedin et Dynadan.
 14. *Tristan en prose*, tome 1, 184, 7-21.

15. Ces termes signalent une infériorité sociale quelque soit l'âge réel des bergers en marquant la condescendance bienveillante des nobles à leur égard. Voir Ph. Ménard, art.cit.
16. *Merlin*, 33, 26-39.
17. *Yvain*, 329-334.
18. Pour une présentation simple de ces théories, C. Kerbrat-Orecchioni, *La Conversation*, Paris, Seuil, 1996, pp. 50-66.
19. *Aucassin et Nicolette*, XVIII, 19 et XXII, 9.
20. *Ibid.*, XXII, 8-15.
21. *Aucassin et Nicolette*, XXIV, 27-38. Sur ce passage, voir Cl. Roussel, « Mots d'emprunt et jeux de dupes dans *Aucassin et Nicolette* », *Romania*, 117, 1999, pp. 422-447.
22. *Tristan 1*, 169, 35-36.
23. *Ibid.*, 169, 29-44.
24. *Tristan 2*, 7, 15-22.
25. *Aucassin et Nicolette*, XXII, 18-24.
26. *Ibid.*, XXIV, 62-65.
-

AUTEUR

CORINNE DENOYELLE

Rennes